



A la recherche de la possibilité non-dichotomique de penser l'unité pour un sujet non-unitaire

Brève introduction

On devrait quelquefois s'accorder le privilège décrire en laissant de côté l'approche académiquement responsable et érudite de l'acte de « production textuelle » et sauter laudace enfantine pour poser certaines des questions fondamentales qui dérangent. Ces questions sont précisément celles qui touchent les présuppositions idéologiques-théoriques essentielles relatives à la ligne/lignage de pensée que l'auteur elle-même s'est approprié. Présuppositions qui se présentent virtuellement comme un donné pour un certain discours, ou, pour le dire approximativement, comme son axiome. Le simple fait de poser ces questions devrait être, en un sens clairement établi, irresponsable ou plutôt, témoigner d'une curiosité enfantine. Celles-ci devraient être formulées dans un état naïf d'émerveillement ; persistantes, mais avec la prudence d'un adulte qui n'attend ni de réponses définitives ni de révélations. Cette prudence marque le réveil de la pensée face à la rigidité de la doctrine, le mouvement libérateur de la sortie, même pour un bref moment, de la clôture du discours dans lequel elle est conçue. Un tel « grattage » théorique de la surface des fondements idéels profonds (pace le post-structuralisme) peut au moins conduire à suggérer un autre positionnement critique de pensée, se mouvoir vers quelque chose de plus radicalement différent.

Dans cet esprit et, en fait, au nom d'une méditation véritable, considérons la présupposition communément acceptée par la pensée du féminisme post-structuraliste de la nature essentiellement (sic !) non-unitaire du Sujet. Ce faisant, je quitterai et, donc, me situerai hors du discours que j'ai fait mien et qui me possède, de la tradition de pensée qui m'a modelée, précisément ce conglomérat de concepts et de théories appelé post-structuralisme. Par conséquent, je suppose – et je vous invite à faire de même – que je ne suis pas en train de faire une critique à partir d'une position que l'on pourrait qualifier de « réactionnaire » ; j'attends et souhaite que cela s'avère être le cas au fil de ce texte.

Je parlerai plutôt depuis la position de quelqu'un qui a déjà commencé à éprouver le malaise de son existence constituée par l'idéologie post-structuraliste. Et tout cela prend place dans



l'horizon des préoccupations de la pensée philosophique/ théorique féministe.

Section 1

Voici donc la question : l'idée de la non-stabilité ou de l'instabilité du Sujet est-elle (toujours) déjà stabilisée en tant que position théorique ? De surcroît, est-il possible que le facteur stabilisant soit contenu dans les présuppositions théoriques essentielles de la doctrine post-structuralisme, constructiviste et/ ou déconstructiviste du Sujet non-unitaire, non fixé, non-métaphysique ou post-métaphysique ? Pour le dire dans des mots qui annonceront l'hypothèse à l'œuvre dans ce texte : y a-t-il des structures conceptuelles sous-jacentes – cachées par les règles même du discours qui les contient – qui demeurent hors de portée de la déconstruction et qui sont contenues dans le concept de Sujet non-unitaires ; structures qui sont elles-mêmes constitutives de ce dernier justement à l'égard sa nature déconstructive ?

La raison justifiant une telle question – qui lui donne une pertinence et, par conséquent, une légitimité – est la nature binaire (ou dualisme) de la pensée qu'elle maintient et impose tout à la fois. C'est-à-dire la position post-métaphysique (sauto-proclamant impitoyablement) concernant les possibles conceptualisations du Sujet comme non-unitaire seulement autorise une autre position – en la constituant comme opposition -. Cette position différente est celle du Sujet métaphysique unitaire stable et fixé. Au lieu de la lutte inhérente au post-structuralisme en faveur d'une pensée non-monolithique, dans tout les écrits féministes professant l'idée du Sujet non-unitaire, toute autre position dont l'une d'entre elles valide la possibilité du Sujet s'appuyant sur un principe unifiant (quel qu'il soit) est automatiquement, par définition, proclamée métaphysique, c'est-à-dire stabilisatrice et totalisatrice dans un style oppressif. Le problème réside précisément dans cette logique de « l'automatiquement et par définition ».

Cependant, je ne mettrai pas en question les lectures post-structuralistes et les critiques déconstructivistes de la subjectivité comme étant unitaires et ce, depuis l'héritage cartésien jusqu'au positivisme. En premier lieu, parce que – permettez-moi de déclarer maintenant la position que je me suis déjà donnée sans entrer dans des polémiques scolastiques – je les trouve toutes convaincantes. Ma pensée a été formée – comme tant d'autres de ma génération, j'ai été « élevée intellectuellement » - conformément à la tradition académique et intellectuelle du post-structuralisme. Par conséquent, ce que je souhaiterai problématiser dans



ce texte est spécifiquement cette situation même de dualisme, l'auto-position binaire et oppositionnelle de la pensée féministe (et/ ou) post-structuraliste défendant la nature non-unitaire du Sujet. Je montrerai que la dichotomie de la possibilité exclusivement métaphysique ou non-métaphysique de penser le Sujet crée le cercle vicieux de la production mutuelle de son Autre, ceci selon chacune des possibilités « autorisées ».

En se posant elles-mêmes dans notre « monde des idées », cest-à-dire en relation avec tous les autres discours possibles, seulement et exclusivement selon la logique du binarisme, la/ les Pensée/s du Sujet non-unitaire se situe(nt) politiquement comme : agonistique, oppositionnelle et exclusive. Est-il possible de préserver les gains de la critique post-structuraliste, déconstructiviste du – en premier lieu mais non exclusivement cartésienne – Sujet unitaire et, dans le même temps, admettre la possibilité de concevoir un Sujet reposant en une forme ou un mode quelconque d'unité et de stabilité immanentes qui ne serait aucunement contraignante, restrictive et exclusive ? Est-il possible de conceptualiser un Sujet unitaire qui ne serait pas totalitaire, un Sujet d'unité qui serait auto-transformable et animé par un mouvement d'identité ; en bref, un Sujet qui serait à la fois multiple et fondé sur une identité immanente ? Dun point de vue méthodologique et politique - dans la mesure où nous pouvons penser à certaines politiques/ distributions du pouvoir de la connaissance – une telle possibilité, dont la pertinence ne fait pas de doute, devrait être permise. Toutefois, subsiste la difficulté sérieuse de considérer cette unité en termes qui ne sont pas métaphysiques ou totalisant et même, paradoxalement, dans les termes de l'argument post-structuralisme en faveur du multiple et le Sujet non fixé.

Section 2

(Conceptualisation de l'unité après sa déconstruction)

Il représente une véritable synecdoque où la notion d « unité » est identifiée avec ses attributs traditionnels de « totalité », « fixité » et d « exclusivité » à l'image de notre héritage post-



structuraliste, déconstructiviste et constructiviste de la critique du Sujet unitaire. Ces identifications pars pro toto ou plutôt ces identifications erronées apparaissent véritablement comme une règle sous la forme de la totalité d'une notion, entièrement redevable de la déconstruction derridienne, qui refuse elle-même toute déconstruction. Par conséquent, la structure du concept du Sujet fragmenté, instable, multiple n'a pas été lui-même soumis à une déconstruction plus radicale étant donné que la seule position qu'il conçoit comme point de vue de sa critique radicale est celle de l'Autre éternel – cette position métaphysique qui exclut en elle-même la possibilité. Néanmoins, supposons un regard déconstructiviste sur ce conglomérat conceptuel qui s'appuiera sur les présuppositions épistémiques immanentes de style déconstructif et ouvrira, en conséquence, sur une analyse sur l'économie linguistique du discours. Précisément, le pouvoir de distribution propre aux actes (discursifs) décisifs de nommer parmi les concepts cruciaux constituant la position du Sujet non-unitaire et son discours de critique post-structuraliste de la subjectivité est ce qu'il convient d'interroger. En d'autres termes, y a-t-il un/ des terme(s) qui possède(nt) une position hégémonique parmi les autres concepts-clés se rapportant au Sujet « discontinu » ? Je montrerai qu'il existe un tel terme ; il s'agit de la notion d'Un (démantelé) qui prime sur les concepts subsidiaires de totalité, stabilité autonomie, exclusivité (encore une fois, démantelées, déconstruites, abandonnées...) qui sont normalement réduits à être les conséquences sinistres du « règne » de l'Un. Inversement, l'Un est normalement identifié, assimilé avec ses mauvais produits, principalement avec l'acte de totalisation et, donc, d'universalisation mais aussi avec l'autonomie à la fois comme auto-exclusion individualiste et moderniste et exclusivité par rapport à l'Autre . J'expliquerai ce point.

Préservant – à ce stade - notre propos contre toute ambition de débat ontologique sur l'Un et le Multiple ainsi que sur la dichotomie qu'ils forment, je voudrais aborder la question de l'exclusion discursive et de la censure pesant sur le Nom-de-l'Un. Plus précisément, il semble que dans tout l'héritage philosophico-idéologique de nature anti-métaphysique, il y ait une expulsion a priori tacite et une condamnation morale de toute position énoncée depuis la perspective-de-l'Un et, donc de-l'Unité, celle-ci étant automatiquement ramenées – voire dégradées – au niveau des notions de Totalité (et répression totalitaire) et d'Universalité (et d'hégémonie universelle). Il semble qu'il existe une auto-censure implicite à l'endroit de la notion/ nom de l'Un encouragée par toutes les critiques de la métaphysique et du cartésianisme qui interdisent presque toute discussion en faveur d'une logique-de-l'Un quelle qu'elle soit. Ceci, dans la mesure où cette dernière serait toujours déjà - c'est-à-dire a priori – universaliste, totalitaire, exclusive, etc. De fait, la légitimité de la place de l'« Un » à l'intérieur de la chaîne signifiante et/ ou discursive ou plutôt du nom – voire tout simplement du « mot » - de l'Un dans le langage politico-théorique actualisé devrait être rétablie. Ce rétablissement, de plus, devrait être accompagné simultanément – ou même rendu possible – par la revendication du « droit » pour la notion (de l'Un) de ne pas être automatiquement identifiée avec l'« universel » et le « totalitaire ».



Ma revendication est, par conséquent, que dans les discours féministes de la critique déconstructiviste (et pas uniquement), l'usage du terme « unitaire » pour autant qu'il n'est pas exploré (sur un mode déconstructif) dans sa relation d'opposition au terme de « non-unitaire » qui lui est préféré, est, en quelque sorte, vide de sens. Autrement dit, il semble quelque fois fonctionner comme une formule magique de condamnation (une sorte d'anathème de/ pour l'ère non-absolutiste), étant donné que, dans le discours auquel il appartient, l'« unitaire » implique automatiquement – sans prise de position critique ni temps pour la réflexion intellectuelle – les notions de stabilité, totalité, fixité, etc.

La critique féministe du sujet unitaire, définie traditionnellement (y compris par elle-même) comme marginale dans le paysage du réseau de pouvoir intellectuel, est déjà rigidifiée à l'intérieur de sa propre position, celle-ci ne pouvant produire qu'une pure opposition de l'altérité qu'elle a construite et qui est toujours déjà fixée. Cet Autre théorique est fixé, présupposé a priori, toujours déjà diagnostiqué comme appartenant aux « théories classiques de l'autonomie ».

« Les philosophes féministes ont critiqué les conceptions classiques de l'autonomie... ces conceptions ignorent la nature sociale du moi... Les théories classiques de l'autonomie supposent que l'on devrait être aussi indépendant et auto-suffisant que possible. » (Friedman, 1997 : 41).

A cela Friedman oppose la conception que se fait J. Butler de la subjectivité et qu'il décrit de la façon suivante : « ... la critique féministe des théories classiques de l'autonomie consiste en ce qu'elles présupposent un sujet cohérent, unifié doté d'une identité stable que le temps n'altère pas et qui « possède » ses choix. Cette présupposition est mise en question par les conceptions post-modernes du sujet comme diversité instable, fragmentée, incohérente de positions dans le discours (nous soulignons) » (1997 : 42).

Apparaît ici clairement un exemple de cette identification réductionniste de différents prédicats. Celle-ci est également repérable dans la citation suivante où l'on peut pareillement remarquer l'effet inhibant de cette accumulation d'attributs qui doivent tous en former un. A ce propos, la citation suivante, tirée des Métamorphoses de Rosi Braidotti, montre la situation à la fois



aporétique et inhibante dans laquelle se trouve la discussion en faveur d'un sujet non-unitaire en excluant la possibilité – et peut être même des formes nouvelles - d'une unité et d'une cohérence du sujet. C'est précisément l'exclusion et la suppression de l'Un pensable qui donne lieu à une telle situation. Braidotti se lance dans un courageux projet visant à transcender cette aporie, à établir la substance et les modalités de la « colle » (glue) qui fait tenir ensemble le sujet-qui-n'est-pas-l'Un sans abandonner pour autant son positionnement théorique post-structuraliste. Elle se force à accomplir cela en recourant aux moyens critiques de la psychanalyse et à la notion de l'inconscient en particulier.

« La sexualité est cruciale pour cette façon de envisager le sujet, mais à moins d'être couplée avec une pratique de l'inconscient, (...), elle ne peut pas produire une vision réalisable d'un sujet non-unitaire qui, aussi complexe soit-il cependant, continue encore de tenir, d'une manière ou d'une autre, ensemble... J'aimerais faire remarquer, cependant, que si que dans la tradition psychanalytique ces fissures constituent souvent la matière dont les cauchemars et les névroses sont faits, il peut en aller autrement. J'aimerais prendre le risque d'affirmer que les contradictions et idiosyncrasies internes ou autres sont effectivement un élément constituant du sujet mais ils n'ont rien de si tragiques après tout (nous mettons en italique) » (Braidotti 2002 : 39).

Plus avant, à peine un paragraphe en-dessous, Rosi Braidotti prend toutes les précautions pour ne pas trahir la vision du sujet non-unitaire alors qu'elle continue, en fait, sa recherche de ce qui fait tenir ensemble ce « paquet » (bundle) que l'on nomme sujet.

« Je considère l'inconscient comme la garantie de la non-clôture dans la pratique de la subjectivité. Il défait la stabilité du sujet unitaire en changeant et en redéfinissant constamment ses fondations à elle ou à lui. » (39-40).



Cependant :

« L'identité non-unitaire implique un large degré de dissonance interne, c'est-à-dire des contradictions et des paradoxes. Les identifications inconscientes jouent le rôle de briques ou de colle. » (40)

Ce qui mène à l'énoncé suivant :

« Selon Irigaray, la stratégie la plus adéquate consiste à travailler sur le stock cumulé des images, concepts et représentations de la femme... Si « essence » signifie la sédimentation historique de produits discursifs sur plusieurs strates, ce stock culturellement codé de significations, de réquisits et de prévisions à propos de la femme ou de l'identité féminine – ce répertoire de fictions régulatrices tatouées sur notre peau – alors il serait erroné de refuser qu'une telle essence non seulement existe mais est puissamment opérationnelle. » (41)

Suivant la ligne argumentative joignant ces différentes citations, on peut voir que Braidotti non seulement est à la recherche de ce qui « colle » ce « paquet » appelé Sujet, c'est-à-dire une quelconque « unité » - ou, plus exactement, sa force ou son principe unifiant – mais accorde également une légitimité à la notion d'« essence ». En ré-inventant de la sorte la notion d'« essence », elle prolonge l'argument dans la direction d'une revendication idiosyncrasique d'une instance de l'unité. Il s'agit d'une argumentation renouvelée et idiosyncrasique en faveur de l'unité puisque celle-ci est enfoncée dans une position qui est celle d'une défense de la notion de sujet « non-unitaire ». Certains pourraient trouver la position de Braidotti contradictoire. Elle ne l'est pas : sa ligne d'argumentation et d'inférence est parfaitement logique et hautement convaincante. Elle soutient l'existence de processus d'unification à l'intérieur d'une instance –



celle du Sujet - qui est, en dernière analyse, non-unitaire. De plus, son propos na même rien de paradoxal étant donné qu'il semble parfaitement compatible avec les normes de la logique formelle. L'argument de Braidotti, sublimé de la façon que je viens de proposer, consiste dans la revendication selon laquelle la coexistence de l'unité et de la non-unité est rendue possible par le simple fait que l'existence de chacun de ces termes repose sur un niveau ontologique différent et représente un moment épistémologique également différent ou distinct.

Section 3

Qu'est-ce qui, dans le texte de Braidotti, produit ces oscillations rhétoriques éveillant une attention redoublée quant à la possibilité d'être lu comme quelqu'un qui ne soutient pas l'idée d'un sujet non-unitaire ? En d'autres termes, il est possible de relier une intention délibérée d'identification avec une certaine position théorique. La déclaration explicite d'appartenance à une certaine « ligne » de pensée s'agissant d'un problème particulier, à l'intérieur d'un unique acte discursif/textuel (virtuellement sur la même page) dans lequel un argument en contradiction avec cette position est énoncé, n'est rien d'autre qu'une identification idéologique. La répétition de cet argument d'auto-identification est un acte performatif d'auto-assujettissement à une certaine idéologie – la tradition post-structuraliste de réflexion sur la question de la subjectivité -. Le langage défensif de la position de Braidotti en faveur d'une certaine unité du Sujet, mise en relief dans ces déclarations d'intention répétées, témoigne de l'importance accordée à la question de l'appartenance théorique-idéologique. Ce langage prudent est formulé le plus vigoureusement dans certaines locutions brèves comme les conjonctions, les adverbes, etc. Ainsi, dans « cependant » (however) et « encore » (still) dans « elle ne peut pas produire une vision réalisable d'un sujet non-unitaire qui, aussi complexe soit-il cependant, continue encore de tenir, d'une manière ou d'une autre, ensemble » (Braidotti 2002 : 39).

Mais ce langage témoigne également de ces pouvoirs inhibants à l'égard du cours potentiellement libre de l'argumentation, du mouvement de la pensée.



A l'occasion d'un séminaire consacré à son travail et destiné aux jeunes universitaires féministes de l'est et du centre de l'Europe, Judith Butler est interpellée par un de ses étudiants qui lui demande si le Sujet non-unitaire, à travers sa constante inconsistance, n'affronte pas toujours déjà la question de la « survie », la possibilité de sa mort. A un moment de ce dialogue, Butler dit :

« Je pense que certaines formes de transformation sociale impliquent véritablement de ne pas s'arrêter à la peur de la mort. Je ne pense que cela soit une mauvaise chose. Ce qui est bien sûr intéressant à propos de la peur de la mort ce que elle me révèle à moi-même. Je pourrais dire à un moment donné dans le temps, que c'est cela que je suis et qu'il n'est pas possible que je envisage autrement. Je me dissoudrai si je faisais x, y et z. Je me disloquerai fondamentalement si je faisais x, y et z. Et puis il s'avère que vous faites x, y et z, à l'intérieur heureusement d'une communauté dont les membres font la même chose et, effectivement, quelque chose en vous se disloque et même meurt. Mais de nouvelles possibilités émergent également à sa place... (nous mettons en italique) » (Kolozova, 2001 : 29).

Dans cette citation, une même prudence dans le ton de l'écriture peut être détecté ; celui-ci empêche le locuteur (i.e., Butler) de choir dans le « fossé » (pit) (métaphysique), prévient toute possibilité d'une unité du Sujet. En bref, le sujet transformatif n'est rien d'autre qu'un sujet social que l'on désigne par « Je » quand il se rapporte à sa possibilité de « mourir », d'être « disloqué » ; en d'autres termes, quand il subit un changement social et, par conséquent, exprime un engagement politique. Quand la lacune existentielle apparaît sur le fond de l'absence de toute (nouvelle) position (posée comme telle), ce qui ré-émerge à la place de l'ancien « Je » n'est pas, dans le discours de Butler, un nouveau « Je » ou bien un « Je » d'état ou de nature différente mais « une nouvelle possibilité ». Dès lors, il semble qu'il n'y ait pas de « Je » dans la lacune laissée par la crise. Comme s'il n'y avait pas de « Je »-de-la-crise, de « Je »-de-l'entre-espace, de « Je » sans conscience de sa position sociale (politique). Parce que s'il y avait quelque chose de ce genre, ce serait cette chose qui, dans les mots de Braidotti, permettrait de « coller » le sujet. Il devrait y avoir un principe d'unification présupposé. L'exclusion a priori de toute possibilité permettant un mode d'unité quel qu'il soit sous une notion d'un sujet en dernière instance non-unitaire est, du fait de sa restriction dichotomique, inhibant pour la pensée. Cette exclusion conduit à l'aporie.

C'est, de cette façon, que même Judith Butler peut se retrouver dans la posture de soutenir un discours qui pourrait passer pour oppressif et discriminant :



« (...) Pensez aux nombreuses années d'immigration de travailleurs turcs en Allemagne, par exemple. Une population qui n'a pas de citoyenneté, d'individus qui ne sont pas des citoyens et qui n'échappent pas complètement au regard. Non pas absolument absent, donc, mais spectralement humains. Ils ne font pas parti du champ de ce qui est humain (sic !) (nous soulignons et mettons en italique) » (Kolozova, 2001 : 27-28).

Il semble que dans le discours post-moderne/ post-structuraliste il y ait un interdit tacite mais d'une incroyable force contre le fait de penser – sans parler du fait d'accorder une légitimité à l'instance de – l'unité et l'Un. L'arrière-plan de cet interdit est constitué par la synecdoque non questionnée et non questionnable de l'unité avec des attributions comme la « domination », la « répression », etc. La citation suivante de Jane Flax illustre à merveille cette pratique théorique :

« Les post-modernes considèrent tout ces vœux appelant l'unité avec suspicion. L'unité apparaît comme un effet de domination, de répression et comme un succès temporaire de stratégies rhétoriques. (nous mettons en italique) » (Flax, 1992 : 454) :

Section finale

Afin de faciliter cette sortie de la pensée de l'emprise de la dichotomie (unitaire/ non-unitaire), on devrait s'accorder le droit d'être déloyal à l'égard de l'école de pensée qui est la nôtre.

Une des approches possibles de ce re-positionnement du penseur est la mise en position critique et non-philosophique de la pensée à laquelle se livre François Laruelle. Elle consiste à sortir radicalement hors de toute discursivité auto-référentielle, c'est-à-dire de la clôture de la pensée dans la tradition d'un certain discours et des obligations (épistémologiques, idéologiques) d'adhésion. Toutefois, cela n'est possible qu'à condition d'un recul radical par rapport à l'idée narcissique de l'auto-suffisance de la philosophie, ou comme le nomme, plus précisément, Laruelle – le Principe de Philosophie Suffisante (PPS).



Il s'agit d'une tentative visant à saper l'auto-position philosophique fondée sur l'idée que celle « est animée et traversée d'une foi ou croyance à soi comme à la réalité absolue, d'une intentionnalité ou référence au réel que celle prétend décrire et même constituer, ou bien à elle-même comme au réel. » (Laruelle, 1989 : 17). Et Laruelle de conclure :

« C'est son auto-position fondamentale ; ce que l'on peut appeler aussi son auto-factualisation ou son auto-fétichisation – tout ce que nous rassemblons sous le Principe de philosophie suffisante (PPS) » (17)

Sans entrer dans des explications plus poussées sur la méthode non-philosophique de suspension du PPS, contentons-nous de supposer qu'il y a bien un phénomène de loyauté « discursive/ idéologique », qui pourrait être inhibant pour une pensée dont le but est une recherche authentique, et allons plus loin. Dans cette optique, admettons la possibilité qu'il existe un « bon » Un, une « bonne » unité et que celle ne nécessite pas d'exclure le non-unitaire ni, d'ailleurs, à considérer ces deux termes comme mutuellement exclusifs.

Dès lors, où situer cette position d'un ailleurs de la dichotomie et comment est-elle constituée ? La position de non-dichotomie est située et constituée précisément par l'Un. Néanmoins, il s'agit d'un Un qui est libéré de sa dette à l'égard des constitutions philosophique et métaphysique selon lesquelles il serait totalisant, universalisant et même particularisant. Envisageons cet Un comme l'instance du singulier, débarrassé – à l'intérieur de cette instance même de la singularité, de l'unicité et de la solitude « phénoménologique » - de toute responsabilité d'être relatif (à) quelque chose, de toute responsabilité historique et/ ou discursive. C'est-à-dire d'être relationnel, d'établir des relations – étant donné qu'il est toujours déjà, dans son instance minimale, en train de former un couple avec une autre notion, concept, instance, etc. La mise en couple est un binarisme, le binarisme implique la dichotomie. Par conséquent, accordons-nous le droit de opter pour une possibilité complètement différente décrite par Laruelle dans les termes suivants :

« L'Un est une Identité non-thétique en général, c'est-à-dire à la fois non-décisionnelle (de) soi et non-positionnelle (de) soi : sans volonté pour essence, sans topologie pour existence ; sans le combat pour moteur, sans l'espace ou la figure pour manifestation (...) l'Un est le minimum transcendantal, la pétition minimale de réalité – c'est-à-dire la réalité que suppose toute pétition



en général. » (Laruelle 1989 : 42).

Ainsi, supposons une unité au sein du sujet qui ne serait dans une relation ni exclusion, ni de binarité, ni même de opposition par rapport à l'instance du Sujet de non-unité. De surcroît, autorisons-nous à concevoir cette instance d'unité qui n'aurait plus aucun rapport avec celle de non-unité.

Autrement dit, donnons-nous le droit de poser une instance grâce à laquelle nous pourrions thématiser l'unité sans être obligé de penser simultanément sa relation à l'instance (ultime ou d'une autre nature) de la non-unité, c'est-à-dire dans sa singularité irrévocable. Concluons ces quelques pages par une invitation à se laisser aller à de telles considérations avec un minimum d'ambition consistant simplement à dépasser la loyauté idéologique de pensée accompagné par le désir intellectuel de transcender la logique de la dichotomie. Franchissons un pas de plus : identifier la perméabilité du discours féministe post-structuraliste qui pourrait permettre une ouverture pour le regard curieux sur ce qui permet de « coller » ensemble ce « paquet » incohérent appelé Sujet.

References

Braidotti, Rosi. 2002. *Metamorphoses: Towards a Material Theory of Becoming*. Cambridge: Polity Press.



Flax, Jane. 1992. The End of Innocence. In *Feminists Theorize the Political*, eds. Judith Butler and Joan W. Scott. Routledge.

Friedman, Marilyn. 1997. *Autonomy and Social Relationships: Rethinking the Feminist Critique*. In *Feminists Rethink the Self*, ed. Diana Tietjens Meyers. Westview Press.

Kolozova, Katerina and Zarko Trajanoski (eds.) 2001. *Conversations With Judith Butler: Proceedings from the Seminar 'Crisis of the Subject, held in Ohrid – Republic of Macedonia 11-14 May 2000*. Skopje: Euro-Balkan Press.

Laruelle, François. 1989. *Philosophie et non-philosophie*. Liège – Bruxelles: Pierre Mardaga.

Traduction par Sathya Rao.

Katerina Kolozova